

Rénovation

Pourquoi les copropriétés traînent les pieds p. 10

Assurances

Remettre à neuf, oui, mais bas carbone p. 72

Innovation

Grâce aux images, l'IA optimise les chantiers p. 60

Philippe Prost célèbre les noces de l'architecture et du patrimoine

Entretien p. 16

Architecture « Adapter, modifier, on sait faire ! »

Lauréat du Grand Prix national de l'architecture 2022, Philippe Prost revient sur sa quête incessante pour faire dialoguer le neuf et l'existant.

Philippe Prost, architecte.

❏ Le Grand Prix national de l'architecture vous a été décerné en octobre dernier. Comment avez-vous reçu cette récompense ?

Il m'a été remis, au nom de l'atelier tout entier, à la Cité de l'architecture et du patrimoine à Paris, ce qui était particulièrement symbolique pour moi. Parce que c'est le lieu où se célèbrent les noces de l'architecture et du patrimoine, qui forment à mon avis un tout. Et parce que j'y ai suivi le cursus de l'Ecole de Chaillot. Que le Grand Prix récompense pour la première fois un diplômé de cet établissement, ça signifie que le travail obstiné mené à l'atelier depuis trente ans est enfin devenu audible et, mieux encore, d'actualité. Il faut dire aussi que la crise environnementale a braqué les projecteurs sur des questions qu'on n'abordait pas auparavant. Désormais, conservation et restauration irriguent de nouvelles manières de penser l'architecture. C'était donc le bon moment pour cette distinction. Dix ans plus tôt, ce n'était pas mûr. Dans dix ans, il se passera assurément d'autres choses...

❏ Alors, précisément, qu'est-ce qui « fait » patrimoine de nos jours ?

Ce qu'on appelle patrimoine aujourd'hui n'aurait pas été considéré comme tel voilà cinquante ans. Les architectes d'une génération détestent, en général, ce qu'ont fait leurs prédécesseurs. Et la génération d'après vient réévaluer ce qui a été fait. C'est très freudien. On peut détester son père, mais pas son grand-père. La patrimonialisation est un processus lent. Ce qui, à un moment donné, suscite

une envie de conserver une chose devenue rare – voire vouée à disparaître –, c'est l'effet du temps. Combien y avait-il de maisons à pans de bois à Paris au XV^e siècle ? Combien en reste-t-il à présent ? Très peu. Pensons par exemple aux « choux » de Gérard Grandval à Créteil (Val-de-Marne), on les regarde aujourd'hui avec un tout autre œil. On a appris à aimer ces architectures très créatives du XX^e siècle. Et si elles pèchent d'une manière ou d'une autre, on peut les adapter, les modifier. On sait faire. Le patrimoine, c'est notre héritage, c'est tout ce qui se trouve déjà là : les monuments historiques, comme les édifices ordinaires, quels qu'ils soient.

❏ La mémoire joue un rôle essentiel pour vous. Pourquoi ?

Je suis très attaché à la mémoire des lieux, des êtres, des choses. On ne part jamais d'une page blanche. A Ablain-Saint-Nazaire (Pas-de-Calais), nous avons réalisé l'Anneau de la mémoire de Notre-Dame-de-Lorette sur un bout de colline engazonné. Ce lieu, qui a vu la guerre et des milliers de morts, a été nivelé, réaménagé. Il n'empêche : quand on installe un mémorial à cet endroit-là, on se réinscrit dans le temps long de l'Histoire. On y commémore des événements passés, devenus à présent invisibles. Finalement, l'architecture joue ce rôle de transmission auprès des vivants.

❏ L'architecture militaire nourrit votre réflexion. Comment s'articule-t-elle avec votre pratique ?

Après mes études, j'ai engagé une thèse avec Françoise Choay et j'ai entamé des recherches sur le sujet. Cet intérêt a rebondi avec l'opportunité que j'ai eue de travailler « en vraie grandeur » sur la citadelle de Palais, à Belle-Ile-en-Mer (Morbihan). L'architecture militaire est une affaire de pragmatisme. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les ingénieurs aménagent des territoires nouvellement conquis. Ils utilisent alors les matériaux qu'ils trouvent sur place, mis en œuvre selon les techniques locales. Vauban réalise ainsi des casernes en grès rose en Alsace, en galets de rivière dans les Pyrénées, en brique ou en pierre calcaire dans le nord de la France. Ce qui est fascinant, c'est cette recherche permanente d'économie de moyens, de durabilité, voire de réemploi. Des questions on ne peut plus actuelles ! Et dès qu'un dispositif n'est plus efficace, les ingénieurs militaires le transforment sans état d'âme. On examine la situation, puis on intervient. Résultat : ces constructions ont traversé les siècles. A mes débuts, je ne me rendais pas compte que ça allait devenir le substrat de ma manière d'aborder l'architecture.

❏ Quel regard portez-vous sur la scène architecturale française contemporaine ?

J'y vois une maturité qui n'a rien à envier aux confrères étrangers. Beaucoup de professionnels ont aujourd'hui des choses à dire, en abandonnant une forme de mondialisation et en revenant au plus près des territoires, parce que c'est là que ça se joue. Je vois de jeunes diplômés travailler en agence à Paris, puis revenir dans leur région d'origine et développer une pratique plus locale. Ils y ramènent de l'architecture avec de petits projets, et en associant une école, un maire, ils se mettent à parler de la discipline, à la rendre plus palpable. Elle cesse d'être une chose inaccessible.



BRUNO LEVY / LE MONITEUR

« Transformer une maison, surélever un bâtiment, créer de nouveaux percements, c'est le propre de l'architecture et c'est de la création. »

La réflexion sur les matériaux et les savoir-faire locaux recrée également une proximité qui est très importante.

❏ Vous estimez que « la transformation est un acte de foi en l'avenir ». Êtes-vous toujours aussi optimiste face à l'existant ?

Si on n'a pas foi en l'avenir, on rase tout et on fait autre chose. Mais on n'en a plus les moyens. Nombre de bâtiments à notre disposition ne demandent qu'à muter. Encore faut-il apprendre à le faire. Enseignant à Paris-Belleville, j'ai longtemps été un des rares à animer un atelier d'intervention sur le déjà-là. Aujourd'hui, il n'y a plus que ça dans les écoles ! Un effet à porter au crédit de la Stratégie nationale pour l'architecture, qui entendait rééquilibrer les enseignements et mettre l'accent sur l'existant. Et ça marche ! Les étudiants en redemandent. Un basculement s'est opéré avec la question environnementale. Je vois aussi un renouvellement semblable chez les jeunes ingénieurs. La solution standard, parpaings et IPN, ça ne les passionne plus. Ils ont une vision plus large, plus nourrie, qui commence à prendre en compte l'histoire, les techniques de construction. C'est très encourageant, et c'est ce qui me donne foi en l'avenir. Après, il reste des écueils. Il y a toujours ce tableur Excel qui rôde, qui a le droit de vie ou de mort sur un bâtiment et qui dématérialise les choses. Or rien n'est plus matériel que l'architecture. On peut l'aborder avec des éléments numériques, mais il n'y a rien de mieux que la réalité.

❏ « L'architecture est une et indivisible », avez-vous déclaré lors de la remise de votre Grand Prix. Qu'est-ce à dire ?

La loi de 1977 le proclame : l'architecture est d'intérêt public. Si elle est une et indivisible c'est que, pour moi, tout est architecture : la ville et le territoire, l'édifice comme son aménagement. Je vois beaucoup d'équipes de maîtrise d'œuvre avec un architecte et un architecte du patrimoine sur des opérations touchant à des édifices classés au titre des monuments historiques, mais n'appartenant pas à l'Etat. Grâce à notre double culture, architecturale et patrimoniale, au sein de l'agence, nous abordons ces projets comme un tout, sans ligne de fracture entre restauration et création. Qu'on travaille sur l'existant ou sur le neuf, l'architecture reste une œuvre de création et de recreation. Il y est toujours question de réflexion, de conception, de savoir-faire, de suivi de chantier, etc. On n'est pas obligé, pour se dire architecte, d'être « disruptif » et d'imaginer un truc violet qui tourbillonne à 250 mètres de hauteur. Transformer une maison, surélever un bâtiment, créer de nouveaux percements, c'est le propre de l'architecture et c'est de la création. Et c'est important de le marteler face à des démarches de rénovation massive avec des façades prêtes à coller ! La matière grise coûte tellement peu cher, en regard du bilan d'une opération, qu'on ne doit pas s'en priver.

● Propos recueillis par Milena Chessa et Jacques-Franck Degioanni